

LES LIVRES PAR DANIELLE SHELTON

PHÉNOMÈNE RÉCENT, LA MONDIALISATION ? Une vieille histoire, un nouveau débat

À l'origine de la mondialisation, on trouve une poignée d'explorateurs-commerçants audacieux et cupides de la fin du XV^e siècle. Forts de l'appui financier de leur monarque respectif, Dias, Colomb et de Gama ouvrent à l'Europe les portes de l'Afrique, de l'Amérique et des Indes. L'or et l'argent circulent. D'une économie de troc, le monde passe bientôt à une économie monétaire. Profits et puissance vont de pairs et la concurrence se fait féroce. Violence, pillage, piraterie, génocide, rien n'est épargné pour s'enrichir au dépens des colonies. Exploitants et exploités ne prennent aucun repos. De cette abondance naît, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, un capitalisme qui se nourrit d'innovations technologiques et de protectionnisme. C'est la révolution industrielle, le pétrole et l'électricité transforment tout. L'industrie chimique en rajoute, les moyens de transport et de communications explosent. L'épicentre du système se déplace de l'Angleterre vers les États-Unis où son efficacité crée Rockefeller et une première multinational. Les Titans au gros cigare règnent, faisant fi des nouvelles lois antitrusts, puis la Grande Dépression les surprend : le crash boursier fait trembler la terre, le chômage grimpe, les salaires dégringolent. Roosevelt vient civiliser le capitalisme avec son *New Deal*. Le cœur du *Business Man* se remet à battre, celui du chômeur repart aussi, sous l'aile de son syndicat. Puis la guerre vient sacrer les É.U. nombril du monde, et son dollar, « monnaie mondiale ». On veut de nouveaux marchés, de nouvelles denrées exotiques. L'idée du libre accès aux matières premières de la planète germe et les capitaux s'envolent vers des destinations étrangères pour conquérir toujours plus, à n'importe quel prix. En 1971, Nixon envoie l'or valser, et les monnaies flotter dans un monde de spéculations où fusions, acquisitions et alliances font depuis la pluie et le beau temps. Les années 80 voient *Big Government* s'incliner devant *Big Business* qui fait du globe l'unique terrain de jeu du « Libre-échange » dont les règles le servent avant tout.

Voilà, d'un seul souffle, mon résumé du premier chapitre de *La globalisation du monde* de Jacques B. Gélinas. Le sociologue explique en entrevue comment, il y a une vingtaine d'années, la mondialisation s'est transformée en globalisation, un néologisme qui désigne un totalitarisme pernicieux ayant pour résultat « la gouverne du monde par de puissants intérêts économiques transna-

tionaux et supraétatiques qui tendent à englober dans la sphère marchande toutes les ressources de la planète et toutes les activités humaines, y compris la culture, l'éducation, l'information, la santé et la vie elle-même ». Son essai répond à des questions qui nous concernent tous : comment fonctionne le marché global, d'où tient-il son pouvoir, qui sont ses agents, à qui profite-t-il ? L'auteur éclaircit les notions de marché, de spéculation, de capitalisme, de néolibéralisme, d'idéologie, etc. Il cherche à démystifier et parle un langage imagé. Un coyote mexicain, vous connaissez ? « C'est, explique-t-il, un carrossier, voisin du chacal, qui prend sans pitié sa mordée dans le maigre cheptel du paysan moins bien protégé que les troupeaux des grands propriétaires terriens. » Il y en a dans le café que je bois, dans le vôtre aussi, probablement. Ce n'est rien d'autre qu'un des effets pervers de la globalisation, une forme de rétrécissement de l'autonomie des populations. La ronde des fusions, vous voyez comment cela se danse ? « Surcapacité de production, surabondance de produits, chute des prix, diminution des profits, fusions, mises à pied, baisse de la consommation, surabondance encore plus grande de produits, chute des prix, fusions. »

Dans la foulée, Gélinas récite le credo noir de la globalisation et en trace un triste bilan : « dégradation de l'environnement, concentration de la richesse, creusement des inégalités, pourrissement de la démocratie, dévastation des régions-ressources ». Nul doute, Gaïa la Terre Mère féconde est ébranlée par la nouvelle religion des gens d'affaires et de la politique, oublieux de la sagesse de ses véritables visionnaires. Les boss ont la vue courte, la mémoire embuée. La dame de fer avait l'habitude de dire : « There Is No Alternative ! » De sa tombe, La Rochefoucauld pourrait lui répliquer : « C'est souvent pour nous excuser nous-mêmes que nous nous imaginons que les choses sont impossibles ». L'essayiste, lui, l'entend ainsi et croit en une réappropriation du territoire, du politique et des processus socio-économiques. Il prône l'édification d'une démocratie planétaire construite sur des principes de solidarité, d'équité et de respect des ressources. Son livre, comme il le dit lui-même, en est un « de débat, de combat et d'espoir ». — D.S.

Jacques B. GÉLINAS *La globalisation du monde, Laisser faire ou faire ?* Éditions Écosociété, 2000, 340 pages, 24,95 \$.



Jeans et kimono

PAR HÉLÈNE BARD

Marie-Josée L'Héroult signe, avec *Taïko*, le premier titre d'une collection consacrée aux écrivains-és québécois ayant vécu ou voyagé dans un autre pays. L'auteure, qui a enseigné au Japon, propose sept nouvelles qui illustrent les traditions et les valeurs nipponnes, sous l'œil observateur de l'étranger. Respirant l'ère de la mondialisation et de l'ouverture des frontières, le recueil explore à travers diverses expériences humaines, le thème de l'opposition ethnologique mais également celui du métissage. Écrit dans une langue simple et sur un ton parfois humoristique, les courts récits anecdotiques montrent que malgré la circulation massive des idées et des coutumes, la méconnaissance et l'incompréhension peuvent régner à l'intérieur d'un peuple comme au sein d'une famille. En révélant certaines différences de nature culturelle et générationnelle, la nouvelliste réaffirme à sa façon le caractère universel des sentiments qui habitent le genre humain.

Marie-Josée L'HÉROULT
Taïko
Lanctôt Éditeur
coll. « Mosaïque »
129 pages, 15,95 \$